

Pour en finir, il n'y a qu'un moyen, généralement employé: le matelot prend les dames sur ses épaules, à califourchon, et les transporte ainsi de l'autre côté de la Maye où il les dépose sur le sable. Les messieurs entrent bravement dans l'eau à la suite du conducteur qui revient alors à la rescoussse de son cheval; il tire à hue, à dia, et après bien des efforts—énergiques quelquefois—l'équipage rejoint les voyageurs sur le sable. Moitié riant, moitié grommelant on remonte dans le véhicule et, fouette cocher! en voilà pour jusqu'à la Pointe de Saint-Quentin sans encombre.

C'était une aventure de ce genre qui avait mis toute la bande en gaieté ce jour-là! Au retour, le flot avait passé avant les excursionnistes, et il avait fallu bon gré mal gré, entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Quelques-unes des dames s'étaient fait transporter par les conducteurs, mais plusieurs avaient préféré suivre l'exemple des messieurs, à la grande joie de tous.

Liette Duperray, entr'autres, sans souci de sa petite taille, s'était avancée dans la Maye, mais au milieu du cours d'eau, les vagues qui atteignaient ses épaules, l'avaient soulevée; alors, sans s'effrayer, sans se laisser démonter, elle avait nagé jusqu'à la rive opposée, aux applaudissements de tous. Quelques dames et jeunes filles l'avaient imitée, et Mme Luce, inquiète pour toutes ces jeunesse trempées, les ramenait bien vite au château se sécher et prendre du thé bouillant afin de se réchauffer.

Ne se doutant pas de la présence de Gérald Duperray, toutes pénétrèrent en riant follement dans le grand hall du château. Mais, à la vue d'un étranger, elles poussèrent des cris d'effroi, et se sauvèrent, honteuses de leur accoutrement bizarre, et de leur aspect plutôt lamentable.

Liette qui venait en dernier, et ne comprenait pas la cause de leur retraite, eut une exclamation de joie.

—Oh! Gérald! c'est toi? quel bonheur!

Et elle se jeta au cou de son frère, qui lui aussi semblait ravi de revoir le visage épanoui de sa soeur.

Puis, s'échappant bientôt des bras qui l'entouraient, Liette courut à l'entrée du hall:

—Madame Luce, venez vite! Gérald est là; il vous attend! s'écria-t-elle d'une voix vibrante.

Mme Duperray, qui s'était attardée un peu pour s'occuper de ses hôtes, s'avança vivement au devant de son mari et de son beau-fils.

Un observateur attentif eût été frappé du changement qui se produisit sur le visage du jeune homme, lorsqu'il aperçut sa belle-mère.

Ses traits, habituellement durs et froids, s'illuminèrent soudain, revêtant une expression de douceur étrange, tandis qu'une lueur de tendresse passait dans ses yeux sombres. Il se pencha sur la jeune femme, et l'embrassa respectueusement, l'enveloppant d'un regard tout ému.

—Que je suis heureuse de vous revoir, Gérald, dit Mme Duperray. Quelle bonne surprise! Quand êtes-vous arrivé? On ne vous attendait pas avant la semaine prochaine.

Puis, avisant son mari qui s'inquiétait de la voir mouillée, elle aussi:

—Non, mon ami, ne vous tourmentez pas, je

suis déjà presque séchée; il ne fait pas froid d'ailleurs. Courez recevoir tout ce monde, voulez-vous? Moi, je vais ordonner qu'on fasse une grande flambée dans le salon. Liette a dû emmener les jeunes filles dans la salle de bain; occupez-vous des messieurs, je me chargerai des dames.

Et comme ses yeux rencontraient le regard affectueux que son beau-fils attachait sur elle:

—Mon pauvre Gérald! je voudrais tant causer avec vous! J'ai tant de choses à vous dire! Mais vous voyez, je ne m'appartiens pas! Il faut que je vous laisse. Nous nous verrons ce soir. Votre chambre est prête; votre père vous l'a-t-il montrée? continua-t-elle, s'arrêtant soudain au moment de sortir.

—Non, répondit le jeune homme; je ne suis arrivé que cet après-midi, et nous avons eu une si longue conversation que je n'ai encore rien vu du château.

—Eh bien! venez avec moi, je vous conduirai à votre chambre, en allant chercher des serviettes et des peignoirs à la lingerie.

L'instant d'après, Mme Luce, suivie de Gérald, pénétrait dans une grande pièce, dont les fenêtres s'ouvriraient sur un large balcon de pierres.

—Dites un peu, monsieur l'écrivain, déclara gairement la jeune femme, qu'on n'a pas pensé à vous! On vous a choisi la chambre la plus poétique de cette vieille demeure. Regardez-moi ce paysage, cet horizon? Allons, remerciez-moi bien vite avant que je vous quitte, et admirez tout à votre aise ce superbe panorama, pendant que je cours remplir mes devoirs de maîtresse de maison. A tout à l'heure Gérald! vous nous retrouverez tous au salon. Je vais descendre par l'escalier de pierre qui donne sur votre balcon. ce sera plus court.

Et Madame Duperray, vive et alerte, s'éloigna presque en courant, se retournant au bas de l'escalier pour adresser encore à Gérald un bon sourire et un geste d'amitié.

Le jeune homme y répondit par un salut respectueux, tandis qu'il la suivait d'un regard ému, Mme Luce avait disparu depuis longtemps déjà derrière une des tourelles du château que Gérald, debout à la même place, regardait toujours l'allée par laquelle elle s'était éloignée... Se croyant seul, il ne cherchait pas à dissimuler l'expression de tendresse qui était restée dans ses yeux humides. Son beau visage énergique gardait un air pensif, tandis qu'il murmurait:

—Chère Madame Luce! que ne donnerais-je pas pour la voir heureuse!

Derrière un bouquet de tamaris, à l'entrée d'une allée, d'où l'on apercevait le balcon de pierre, une promeneuse solitaire s'était arrêtée et dévisageait le jeune professeur. Rien ne lui avait échappé de la petite scène entre la belle-mère et le beau-fils... Et les dents serrées, le regard mauvais, Madeleine Valdas ne quittait pas des yeux Gérald Duperray.

CHAPITRE II

Ainsi font, font, font,
Les petites marionnettes,
Ainsi font, font, font,
Trois p'tits tours et puis s'en vont.